

”Travail humain - Travail animal - Travail des ”autres vivants””

Sylvie Pouteau¹, Aurélie Javelle, Sébastien Mouret,
Nicole Pignier, Florence Pinton, Jocelyne Porcher



© INRAE, Michel Meuret

PLANT COOP LAB

Le projet PlantCoopLab

Le projet PlantCoopLab émerge dans le contexte de la recherche agronomique, où les relations qualitatives avec les plantes sont habituellement ignorées. Son approche originale a retenu l'attention de la Fondation Daniel et Nina Carasso dans le cadre de l'AP « Nourrir l'avenir » de l'axe Alimentation Durable et bénéficie d'un financement pour 3 ans. Les objectifs de PlantCoopLab sont de positionner les enjeux des relations de travail avec les plantes, pour la transition écologique vers des nourritures durables. PlantCoopLab s'inscrit dans la perspective des Humanités Environnementales en s'appuyant sur une démarche interdisciplinaire et participative. Son parti est de conjuguer des apports de chercheurs et de praticiens selon plusieurs modalités : séminaire de recherche, focus groupes, enquêtes documentaires et de terrain. Le séminaire de recherche s'est ouvert sur une première journée conçue dans un format webinaire hybride – à la fois distanciel et présentiel pour les acteurs professionnels réunis sur le site de l'Université de Limoges. Dans cette première édition, notre objectif était de sonder les difficultés théoriques et culturelles qui surgissent dès lors qu'on veut inscrire les plantes dans une perspective de coopération au travail.

¹ Contact PlantCoopLab : sylvie.pouteau@inrae.fr

● Introduction, travailler « avec » les plantes

Une question de fond nous anime : valoriser notre sociabilité avec les plantes peut-il infléchir l'ensemble des pratiques nécessaires à la fourniture des nourritures durables ? Notre constat est que l'importance des relations développées activement avec les êtres vivants n'est pas encore intégrée dans la définition d'une alimentation durable, qui peut ainsi être conçue de façon purement technique et sans participation humaine. Une vision trop étroite de la durabilité alimentaire contribue, d'une part à réduire notre sensibilité pour la nature, et d'autre part à disqualifier les compétences et savoirs pratiques qui fondent notre autonomie dans la nature. Au contraire, faire « avec » les plantes présuppose une participation située dans laquelle le statut des plantes est reconsidéré. Ce mouvement cherche à régénérer et réparer des équilibres fragilisés en s'inspirant des manières de faire des plantes, celles que l'on mange et celles qui coopèrent autour dans des paysages que nous qualifions de « nourriciers », au propre et au figuré. De multiples pratiques agroécologiques en font la démonstration : permaculture, agricultures biologiques, usage des haies, agroforesterie, couvertures végétales etc.

" il n'y a pas que la nourriture alimentaire, il y a aussi la nourriture des sens, il y a aussi la beauté "

Sarah Sakhi, jardinière-paysagiste

Ce mouvement multiforme, porteur de nouvelles sensibilités et rationalités, recouvre plusieurs axes d'innovation. Tout d'abord, reconnaître les plantes comme des êtres de relation, et non seulement des matériaux à exploiter. « Dignifier » les plantes est un ressort efficace pour redonner à apprécier

l'originalité et l'inventivité des manières de faire végétales. Ensuite, redéfinir les contours des activités ou « agentivités » humaines et végétales coopérant à l'élaboration des nourritures. De la maîtrise du fonctionnement végétal (« faire [faire] ») à l'imitation des performances (« faire [comme] ») jusqu'au lâcher prise (« [laisser] faire »), le faire « avec » les plantes nous livre différentes définitions du sens du travail et de la durabilité dans des agro-écologies plurielles. L'interrogation converge vers la place de l'être humain au travail dans son milieu de vie concret, peuplé d'êtres vivants. En plaçant l'attention sur la notion de « travail » – et non plus seulement le « faire » – dans un rapport de symétrie plantes-humains, deux questions se posent : qu'entendons-nous par « travailler » ?

Au-delà des êtres humains, peut-on aussi parler de travail ? L'étude comparative des animaux domestiques et des êtres humains a permis d'apporter des réponses insoupçonnées à ces questions, en montrant l'étonnante symétrie des rapports subjectifs au travail. Toutefois, de prime abord cette dimension subjective semble difficile à transposer aux plantes. Très vite nous sommes conduits à reformuler les questions posées : peut-on parler de travail végétal ? Changer notre regard sur les plantes peut-il aussi changer notre rapport au travail pour nous nourrir écologiquement ?



©INRA, Bertrand Nicolas

" la plante vous communique des choses et vous, vous communiquez à la plante en lui apportant ce qui vous semble être ce qu'elle attend de vous "

Laurent Pasteur, paysan-herboriste et apiculteur

● La psychodynamique du travail, santé et plaisir au travail

La notion de travail occupe une place majeure dans les sciences sociales qui en font différentes lectures. S'il est difficile de s'entendre sur la définition du travail, on ne peut que constater que pour qu'il y ait travail, il faut qu'il y ait quelqu'un qui travaille. Le fait de s'intéresser à ce quelqu'un au travail ouvre une perspective très large qui permet de dépasser les différences de nature et de représentation du travail à accomplir, jusqu'à même pouvoir envisager des « quelqu'uns » non-humains au travail. Cette ouverture a été rendue possible grâce à la psychodynamique du travail (PDT) introduite il y a une cinquantaine d'années par Christophe Dejours², puis étendue aux animaux depuis une vingtaine d'années par Jocelyne Porcher³. L'objet de la PDT est moins le travail que le *travailler*. Cette substantivation du verbe est cruciale car elle permet de s'abstraire des querelles conceptuelles et de s'attacher à l'expérience ordinaire des individus. Historiquement, la PDT s'intéresse à l'analyse des processus intra et intersubjectifs mobilisés par la situation de travail. La subjectivité est donc au cœur de cette approche, ce qui nous le verrons peut se révéler délicat pour des « quelqu'uns » végétaux.

" ce sont les plantes qui m'ont fait travailler sur ma vie personnelle et ne pas avoir de rapports de force avec les plantes c'est déjà beaucoup moins stressant et beaucoup plus zen "

Sarah Sakhi

Le travailler humain

Travailler a un triple pouvoir : transformer le monde, donner corps à l'intelligence, faire advenir le sujet ou le « quelqu'un ». Travailler c'est se transformer soi-même et se produire soi-même. C'est dans cette transformation, dans ce processus de production du sujet, que résident les enjeux de santé au travail. Le *travailler* est ce par quoi la souffrance, initiale dans le rapport au travail, se transforme en plaisir. La souffrance naît du fait qu'il y a un écart inévitable entre le réel et le prescrit dans une tâche à accomplir. C'est dans cet écart que se déploie et se joue le *travailler*, donc la subjectivité des individus. Le *travailler* est là où les procédures ne sont pas. Ainsi souligne Dejours, « le travail est ambigu du point de vue de la vie : il peut provoquer le pire – la maladie et la mort – mais il peut aussi générer le meilleur – la santé et l'accroissement de la vie ». L'accroissement de la subjectivité des individus grâce au *travailler* passe par la dynamique de la reconnaissance du travail accompli. Cela au travers de jugements : le jugement de beauté donné par les pairs et le jugement d'utilité donné par les « clients » ou ceux pour qui on travaille.

Dans les cas où l'organisation du travail ne permet pas ce meilleur, les individus développent des stratégies de défense contre la souffrance. Il s'agit d'arrangements psychiques face au réel qui fait souffrir. Ce que les individus eux-mêmes appellent « se blinder ». Le problème de ce blindage, c'est qu'il évite la souffrance par arrêt de la pensée. C'est parce qu'on arrête de penser qu'on arrête de souffrir, d'où une anesthésie de protection. « Le pouvoir mutatif du travail sur la souffrance peut être neutralisé voire inversé en son contraire et ne générer que davantage de souffrance sans possibilité

² Dejours, 2020

³ Porcher, 2018

d'en faire la perlaboration » - autrement dit la transformation. La PDT intervient pour interroger les destins de la subjectivité par le *travailler* dans les rapports sociaux de travail qui, dans les organisations actuelles du travail, apparaissent d'abord comme des rapports de domination. Son objectif est de clarifier les conditions sociales favorables à l'accroissement de la subjectivité par le travailler et d'interroger les rationalités du travail via des espaces de délibération et de négociation.

Le travailler animal

Le travail animal était jusqu'à présent un impensé scientifique : l'animal était pensé du côté des sciences de la nature sans le travail ; et le travail était pensé du côté des sciences sociales sans les animaux. Quant à la domestication animale, elle était vue essentiellement dans le registre de la domination et de l'appropriation. La PDT offre un cadre théorique *ad hoc* pour dépasser cet impensé parce qu'elle permet d'interroger la subjectivité animale en situation de travail et les rapports subjectifs des animaux au travail ; ceci en observant les conduites de différentes espèces d'animaux au travail et l'étude de leurs relations de travail avec les humains. Les animaux collaborent au travail et qui plus est, ils s'engagent dans leur travail. Mais cela veut-il dire que les animaux « travaillent » ? Toujours avec l'appui de la PDT, cette question a fait l'objet d'un programme de recherches dédié (ANR COW, 2012/2016. Compagnons animaux. Comprendre les rapports subjectifs des animaux au travail). Le programme ANR COW a permis d'aller plus loin pour comprendre ce que veut dire *travailler* pour un animal.



©INRAE, Michel Meuret

Le *travailler animal* a ainsi été défini comme l'effort physique et mental que doit fournir un animal, au-delà des prescriptions données, pour atteindre les objectifs fixés. Comme pour l'humain, la souffrance n'est pas l'unique destin généré par le travail. Pour les animaux aussi, les situations de travail peuvent permettre de transformer la souffrance en plaisir ou en satisfaction (par exemple pour un cheval de course ou un chien d'assistance⁴). Si les humains peuvent construire, grâce au langage, des stratégies de défense contre la souffrance, ce n'est pas le cas des animaux. Le travail ne peut pas leur apporter des satisfactions indépendantes du travail réel. Et ils ne misent pas sur des gratifications différées dans le temps. Un producteur de porcs peut se satisfaire de son travail en anticipant de gagner les « cochons d'or ». La truie livrée à une exploitation industrielle vit seulement dans l'instant son impuissance, son ennui et sa douleur.

Les situations de travail animal sont très diverses : animaux d'élevage ; animaux de défense et de sécurité ; animaux d'assistance ; animaux de spectacle, voire de compagnie, etc. Les modalités de collaboration des animaux au travail le sont donc elles aussi, et les conditions éthico-sociales pour mobiliser leur subjectivité doivent être adaptées. Dans tous les cas, la reconnaissance en est un élément majeur. On a ainsi pu ajouter aux jugements du travail décrits par la PDT un autre jugement : le jugement

du lien, celui donné sur le travail par les animaux eux-mêmes. Le lien occupe une place déterminante pour l'engagement des animaux dans le travail, d'où l'importance des rationalités relationnelles du travail. Contrairement aux collaborations dans le domaine du travail humain, l'amour et le respect sont une condition nécessaire, voire indispensable, à la collaboration des animaux. Il n'y a pas de travailler animal sans attachements affectifs et moraux.

Ces résultats infléchissent une conception réductrice et critique des rapports de travail des humains avec les animaux, centrée sur la domination, l'exploitation et la violence. Sans dénier cette part obscure et négative de la domestication des animaux, le *travailler* animal apporte des clés de compréhension pour repenser les bénéfices de cette relation domestique pour les animaux eux-mêmes. Il offre aussi des clés d'action pour sa transformation, en clarifiant les formes d'organisation du travail qui engendrent la souffrance ou le plaisir des animaux, en fonction des conditions qui leur permettent d'exprimer le mieux leur subjectivité. Le *travailler* animal permet par ailleurs d'engager de nouvelles réflexions sur la santé animale⁵ et d'articuler la « santé au travail » des animaux avec la santé au travail des humains.

Ces résultats novateurs font la démonstration que le *travaillern'*est pas un propre de l'homme. Dès lors s'ouvre un champ de réflexion sur la définition des frontières anthropologiques du travail. Au-delà des animaux domestiques (qui sont principalement des mammifères), le *travailler* permet de « rapatrier » d'autres entités de la nature dans le champ du travail, mais à condition d'adapter les concepts. Sans présumer d'emblée une subjectivité ou un « quelqu'un » des plantes, les situations de

travail avec les plantes existent bel et bien. La dimension générique du *travailler* humain peut dans ce domaine être ré-interrogée pour en comprendre les singularités, et de ce fait même éclairer l'impensé d'un *travailler* végétal.

● Paroles de praticiens, le travail à l'épreuve des plantes

Pour cette édition, nous avons donné la parole à huit praticiens invités en fonction de leur intérêt pour les questions abordées par PlantCoopLab et de leur diversité de parcours. Plutôt que de chercher une représentativité hypothétique des acteurs, l'objectif était de faire apparaître des éléments saillants, en partant de cette diversité de pratiques allant de la botanique, l'herboristerie, la production de plantes médicinales et de fleurs séchées, le maraîchage, l'apiculture, la polyculture-élevage, l'art du paysage et le design des milieux. Les éléments saillants rapportés ici conjuguent une critique de pratiques jugées abusives pour faire ressortir des choix parfois complexes et longuement réfléchis, dont l'énonciation est favorisée par les échanges engagés autour des questions portées par PlantCoopLab. C'est dans ces contrastes, et les tensions qu'elles peuvent comporter, que sont recherchés les nouveaux dénominateurs de ce que nous appelons travailler « avec » les plantes. Des thèmes forts, dont certains liés aux spécificités du Limousin, nous sont apparus dans cette multiplicité.



©INRAE, Michel Meuret

⁵ Lainé, 2020

Travailler le lien au lieu grâce aux plantes

" la strate herbacée [...] va fournir une couverture du sol suffisamment dense pour que puissent se développer d'autres graines [...] Moi ce travail, je n'aurais pas pu le faire "

Sylvain Tanchoux, maraîcher et éleveur

La question du travail avec les plantes se pose inévitablement dans les activités paysannes. Avant même de savoir si les plantes « travaillent », l'avis est que ce n'est pas à « pousser forcée » comme dans les formes de travail industrielles, où leur sont imposés des espaces-temps qui nécessitent en permanence des intrants. Les plantes paysannes sont investies d'une agentivité forte et multiple, d'un pouvoir d'agir. Leurs apports pour le travail humain ou les activités diverses sont perçus comme d'autant plus fructueux qu'ils émergent d'échanges entre les partenaires des lieux. S'attachant à comprendre les facultés appréciatives des plantes, là où elles « se plaisent » le plus, les praticiens cherchent à conjuguer leur agir/non-agir avec celui des plantes. Ainsi, ils les laissent faire pour partie en ne broyant pas tout, en ne désherbant pas tout, en ne contraignant pas les plantes à pousser en des lieux arbitraires. Selon les espèces, les besoins et les lieux, l'ajustement entre laisser faire et intervenir varie. Des engrais verts sont semés pour nourrir le sol, et même si le lieu pose ses contraintes, le type d'engrais verts est choisi avec soin de façon à ce que la plante y pousse bien et puisse s'y épanouir. Si la pousse des haies est laissée libre, c'est dans des lieux compatibles aussi avec l'activité humaine et animale. De façon générale, un soin particulier est porté au lien que les plantes entretiennent avec les lieux où elles vivent. L'agentivité qui est

attendue des plantes dépend évidemment des occasions et des activités ; certaines doivent être productives, par exemple les légumes pour manger ou les plantes pour soigner, pour décorer, pour réparer ; d'autres ont un rôle d'accompagnement (les plantes compagnes), voire sont tolérées dans une mesure relative au lieu (les adventices).

Travailler pour s'épanouir plutôt que souffrir

" Il faut simplement faire avec ce qui veut bien pousser à l'endroit où on lui demande sinon [...] les plantes sont tout le temps malades, il faut des apports, il faut tout le temps intervenir "

Josie Riffaud, productrice de plantes médicinales et de fleurs décoratives

L'opposition entre formes de travail industrielles et formes d'agroécologie paysanne ou paysagère ressort nettement des propos. Les premières coupent le travail d'une réelle coopération avec le vivant ; elles organisent les relations avec les plantes, les animaux, la nature en fonction d'une économie destinée à alimenter le capital plus qu'à nourrir les gens (que cette nourriture soit alimentaire ou sensorielle, psychique, existentielle). Les relations ainsi contraintes dans la quête de productivité à court terme tendent à évincer la part vivante, sensible qui fonde la production de subjectivité par les gestes, l'attention et le soin. On peut donc s'attendre à ce que ces formes de travail industrielles génèrent de la souffrance et participent au « sacrifice des paysans »⁶ – une question que la PDT n'a pas encore investie et qui nous semble pourtant cruciale.

⁶ Bitoun & Dupont, 2016



©INRA, Bertrand Nicolas

Différemment, les formes d'agroécologies paysannes ou paysagères sont vues comme fondées sur des relations d'échange, de dialogue, de coopération avec les plantes, les autres vivants, le lieu. L'objectif de productivité est rapporté à la capacité des acteurs à coopérer de façon fructueuse avec le vivant partenaire, de faire avec la nature et pas contre. Des situations de pénibilité ou d'efforts physiques peuvent advenir, mais la visée générale est celle d'un épanouissement en commun, d'interrelations épanouissantes pour l'ensemble des partenaires. Cette concrescence, ce croître avec et parmi les autres vivants ne peut advenir qu'à la condition que les relations avec les plantes dans leur lien aux autres vivants ne soient pas forcées, mais s'auto-organisent ou se co-organisent de façon continue, toujours en devenir. Si nous reprenons les termes introduits par la PDT, nous pouvons dire que le *travailler* avec les plantes trouve son sens là où ne sont pas les procédures. Mais le mot « avec » introduit une composante supplémentaire, qui implique une compréhension de l'agentivité végétale. Inclure les plantes dans le *travailler* conduit ainsi à interroger cette agentivité et à la différencier par référence au travail et au *travailler*.

Du travail d'ajustement au non travail

" soit je vous répons que je ne fais que travailler parce que dès l'instant où je me réveille je pense à ce que je vais faire dans la journée jusqu'au moment où je m'endors [...] ou alors je vous dis que je ne fous rien et que je suis en loisir permanent "

Laurent Pasteur

Le contraste entre les différentes formes de travail précitées est décrit le plus souvent par référence à l'idée de programmation en tâches ou opérations selon des stratégies d'organisation spécifiques. L'accent est mis sur le fait que les contraintes et opportunités du réel viennent toujours se rappeler *avant* que la tâche à accomplir, le prescrit, ne s'imposent. Les stratégies évoquées consistent à (ré)ajuster continûment les tâches en fonction du réel. Ceci demande de prendre le temps d'apprécier les situations, d'observer, d'imaginer, de comprendre les relations que les plantes tissent avec les lieux et les autres vivants. Le travailler cultive ainsi les forces vivantes corporelles et psychiques par des techniques, des mots qui, au lieu de standardiser les gestes, les réinventent, les réajustent. Au lieu de se répéter, les

activités perceptives s'en trouvent elles-aussi renouvelées et trouvent à s'enrichir constamment.

Nous sommes bien loin de l'idée selon laquelle le travail serait une lutte contre la nature. Au contraire, ces façons de comprendre les activités paysannes et d'agroécologie paysagère s'inscrivent explicitement en dialogue avec ce qui relie Homo à la Terre, sa part vivante et son parcours éducatif, culturel, etc. Pour certains praticiens, la relation naturelle occupe une telle place que leurs activités ne sont même plus perçues comme du travail. Cela dans la mesure où leurs temporalités ne se dissocient nullement des autres activités de la vie, toutes se tissant dans un lien perceptif, réflexif, sensible aux plantes et au lieu. En sorte que pour eux, la temporalité discontinue du travail en tant que catégorie sémantique qui se distingue du loisir, du repos, des temps de repas, n'a plus lieu d'être. Idéalement, les rythmes du travail épousent les rythmes de la vie ; ces derniers deviennent fondateurs de nouvelles rationalités économiques, relationnelles.

● **Premières leçons, les plantes dans le champ de l'agroécologie**

Dans ces premiers entretiens, les plantes se révèlent médiatrices d'une ré-énonciation du travail et du travailler sans pour autant révéler tout-à-fait encore ce que sont leurs singularités « travaillantes ». Dans le contexte des agroécologies paysannes, elles apparaissent respectées dans leur capacité à participer à des dynamiques d'ensemble pour des lieux vivants et productifs. Leur activité, leur agentivité est ce qui relie objectivement les humains au vivant, à la terre/Terre de façon pratique, concrète, existentielle. C'est cette agentivité végétale qui permet de concevoir des paysages nourriciers – qui donnent à manger, qui nourrissent les sens,

qui alimentent le sentiment d'être vivant parmi le reste du vivant⁷. Les relations vécues avec les plantes ont ainsi le pouvoir de sortir le travail agricole de l'anesthésie orchestrée pour produire, sans tenir compte du sol – et donc hors-sol. Sous l'angle de l'agroécologie, elles offrent la possibilité de le redéfinir, de le transformer pour l'ajuster au vivant, l'ancrer dans le vivant.

Le travailler des plantes pour repenser les « travailleurs de la nature »

" Le jardin et les plantes ont travaillé pour moi à redonner du sens à ce que je faisais, à me réancrer dans le vivant dans mon quotidien voilà et même soigner mes souffrances en me confrontant au réel "

Thibault Giroir, maraîcher et éleveur de volailles à Laplaud (87)

L'expression « travailleurs de la nature⁸ » s'applique particulièrement bien aux praticiens des agroécologies paysannes et peut nous aider à intégrer, dans la compréhension du travail agricole, les transformations qu'impliquent les relations avec les plantes et les milieux. Depuis longtemps, les singularités du travail agricole ont induit une réflexion spécifique, largement alimentée par les travaux de Michèle Salmona sur les paysans et sur l'action avec la nature et le vivant. Le travail agricole se fonde en effet sur un rapport évident à la nature dont des hommes et des femmes ont fait profession⁹ et que le développement agricole, centré pendant des décennies sur la programmation et la pénibilité, a longtemps nié en bloc. La diffusion de l'agroécologie est l'occasion de rompre avec cet héritage daté, ou en tout cas oblige à une redéfinition du rapport professionnel à la nature. Ce sont des pans entiers du travail, écartés et/ou ignorés jusqu'alors, qui sont à repenser. Les

⁷ Pignier, 2021

⁸ Salmona, 1986

⁹ Dupré, 2019

dimensions techniques des changements de pratiques agricoles inhérents à la notion d'agroécologie, se répercutent sur les normes professionnelles, les valeurs, les objets de l'action tout comme du rapport au monde extérieur. C'est un édifice culturel entier qui se trouve ainsi interrogé à nouveaux frais.

" observer la situation existante pour choisir en quelque sorte avec les plantes que je cultive les endroits les plus propices à leur épanouissement "

Laurent Pasteur

Dans cette interrogation, les relations avec les plantes occupent une place importante. Les préceptes de l'agroécologie supposent de savoir comment « faire avec » l'altérité végétale, sans pour autant expliciter quels en sont les prérequis. Cette indétermination laisse place à deux tendances qui sont en balance continue. L'une s'inscrit dans la continuité des systèmes productivistes, valorisant un « faire avec » la biodiversité végétale en mobilisant des préceptes fonctionnalistes et mécanistes. L'autre privilégie le « faire avec » les plantes, cette fois considérées comme des altérités végétales et non réductibles à la biodiversité végétale¹⁰. Le point de basculement entre ces deux tendances tient au fait de voir les plantes comme autre chose que de simples objets. Le travailler « avec les plantes » ne commence qu'à cette condition et ceci avec toute la diversité des acceptions possibles.

Extension de la psychodynamique du travail dans une perspective écologique

Le travailler « avec » la nature peut trouver des points d'ancrage au-delà de la PDT. Ainsi André Gorz¹¹ s'est penché dans ses travaux sur le sens du travail et son devenir dans le cadre du capitalisme contemporain,

en tant que rapport social et dans sa dimension anthropologique. Comme dans la PDT, son objet est moins le travail que le travailler et la subjectivité que cet acte engage. Critique envers le capitalisme, il se réfère au travail libéré par contraste avec le travail contraint (emploi et salariat) et invite à résister et innover – invitation qui peut être lue psychodynamiquement comme une reconnaissance de l'écart entre le « réel » et le « prescrit ». Il oppose ainsi travail-vivant en tant qu'activité humaine d'affirmation, de création et de coopération et travail-capital soumis à la logique de valorisation du capital. Pour Gorz, le travailler est ce qui produit du savoir ; la standardisation élimine l'exception comme la singularité, et participe au refoulement du sujet sensible – situation que la PDT identifie comme source de souffrance au travail.

" Pourquoi l'art, surtout quand il utilise le végétal, continue à nous séparer, à être hors sol ? "

Marianne Lanavère, directrice d'un centre d'art et du paysage

L'intérêt de cette approche complémentaire est qu'elle émane d'un penseur incontestable de l'écologie politique. Gorz met en avant l'analyse phénoménologique selon laquelle le mouvement écologiste n'est pas né d'une réaction contre la destruction des milieux naturels mais d'une protestation contre la dégradation de la « culture du quotidien », c'est à dire, les normes et les savoirs intuitifs qui correspondent à des exigences vécues. Le paradigme de la modernisation agricole aurait donc perverti la perspective émancipatrice du travailler « avec » et la fonction sociale de la terre. Défendre le milieu qui donne sens à notre insertion dans le monde implique d'y introduire une dimension écologique, relationnelle autant que fonctionnelle. Pour autant, cette approche ne permet pas encore

¹⁰ Javelle, 2020

¹¹ Connu aussi sous le nom de Michel Bosquet

de considérer le travailler de la plante au sens où elle aurait un engagement ou subirait un assujettissement.

Interrogation sur la surdétermination animale induite par la notion de travail

Le terme de « travail » appliqué aux plantes pourrait nous faire tomber dans les travers du zoocentrisme, ce qui n'est pas notre propos. Les systèmes de production ont été élaborés en considérant la plante selon le modèle théorique de l'animal, comme un être fermé, circonscrit dans l'espace et le temps, que l'on nourrit pour produire un résultat¹². Toutefois, « nourrir » une plante ne peut être que métaphorique puisqu'une plante n'a pas d'intestin et qu'elle n'ingère pas de nourriture à proprement parler. Quand les plantes sont « nourries » par des nitrates d'origine synthétique, la plante est alors considérée comme un être hors-sol, tout comme une personne à l'hôpital est nourrie sous perfusion. Cela correspond au schéma zoocentré, puisque la plante est ainsi dotée d'un extérieur sur lequel l'humain agit en fournissant la nourriture. La plante n'est plus considérée comme un processus en croissance existant de par les entrelacs avec son milieu, qui floutent les frontières entre dedans et dehors. Cet exemple illustre les difficultés à sortir des cadres posés par l'agronomie moderne depuis deux siècles. Pour s'en émanciper, un effort important doit être consenti. Au lieu d'inférer trop rapidement une définition du travailler végétal à partir du travailler animal, quelles redéfinitions sont nécessaires pour rendre compte du caractère ouvert des plantes, caractère spécifiquement végétal par rapport aux animaux, au sein d'un lieu de production nourricière ? Comment concilier les différences de temporalités entre une plante en développement et des objectifs de production ? Le système racinaire peut-

il garder son sens d'entrelacs avec le sol en culture hors sol, qui représente une part importante des productions maraîchères ? Doit-on continuer de « nourrir » les plantes, et sous quelles conditions ?

Imbrication du sauvage et du domestique

" je fais pratiquement dans certains endroits de l'ensauvagement de plantes destinées à la culture mais je fais également de la domestication en quelque sorte de plantes sauvages "

Laurent Pasteur

Avec la notion d'agroécologie, les références au sauvage et au domestiqué peuvent trouver une nouvelle place, non plus seulement par opposition ou selon un gradient, mais plutôt comme une forme de coopération. Les deux catégories seraient ainsi plus étroitement imbriquées de façon à respecter au maximum les « aspirations » de la plante cultivée. Dans un texte ethnobotanique bien connu, André-Georges Haudricourt écrit : « domestication des cultures et élevage des animaux provoquent des changements de relation vis-à-vis des animaux et des plantes¹³ ». Par contraste avec nos ancêtres, les chasseurs cueilleurs, il précise que : « L'humain n'est plus prédateur et consommateur mais il assiste, protège, coexiste avec les espèces qu'il a domestiquées ». Il suggère alors de nouveaux rapports « très amicaux » et souligne que la diversité des mondes animaux et végétaux rend impossible l'équivalence qualitative des relations avec les uns et les autres. L'idée de soin de la nature est déjà présente dans ses écrits, idée qui est aujourd'hui remise à l'honneur par les pratiques et préceptes de l'agroécologie et par les éthiques du *Care*.

¹² Pouteau, 2014

¹³ Haudricourt, 1962



©INRAE, Christophe Maître

Dans le travailler « avec » des êtres vivants, la dimension du *Care* dans ses dimensions pratiques et émotionnelles s'ajoute aux relations sensibles et amicales, qui par essence ne sont pas mesurables et objectivables. La reconnaissance du travailler des plantes et de ce qu'elles produisent pourrait être un ressort de notre émancipation et de notre perception des nourritures dont il s'agit de prendre soin. Ainsi Alain Caillé montre que le don reste l'opérateur de socialité par excellence, ce qui permet de dire que le « prendre soin » s'inscrit dans le paradigme du don. Appliquée à la nature, l'animal ou le végétal, la dynamique du soin et du don suppose de considérer que des formes de reconnaissance sont possibles, voire attendues de la part de ces entités.

A quelle reconnaissance les plantes aspirent-elles ? Ne s'agirait-il pas en premier lieu (et non exclusivement) de la juste appréciation des nourritures qu'elles nous offrent ?

● Perspective, éclairer le travail invisible des plantes

Le travail « avec » les plantes pour nous nourrir conduit à un élargissement du cadre de la PDT utilisé comme référence de départ. Interroger la place de l'être humain situé dans la nature – sur Terre et non hors-sol, équivaut à mettre en relief son rapport à la sphère domestique dans ses diverses composantes. Ceci implique de repenser la porosité entre vie domestique et travail, jugée aliénante pour certains car pouvant conduire à des formes de burn-out, et émancipatrices pour d'autres car plus en phase avec les rythmes de la vie – comme l'ont indiqué les praticiens invités. Les conséquences de cette porosité dépendent pour beaucoup du modèle politique, éthique et économique en arrière-plan. Il convient aussi de prendre en compte le préjugé tenace selon lequel le travail agricole serait le prototype de l'assujettissement et de l'esclavage, préjugé souvent renforcé à

l'époque moderne par l'idée d'émancipation et de domination vis à vis de la nature. Ce stéréotype aboutit à reléguer l'ensemble de la sphère (éco)domestique dans les coulisses de la vie sociale, une situation qui a été largement dénoncée par les analyses de l'écoféminisme.

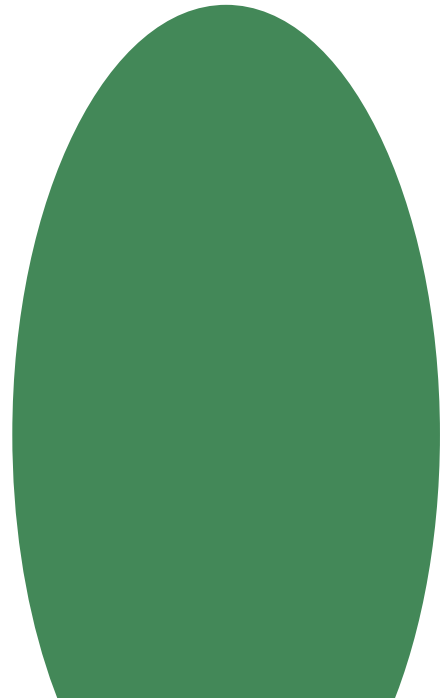
Le travail « avec » les plantes se révèle comme un travail « autre ». Il opère dans un rapport d'intégration au sein d'une trame relationnelle, en sollicitant une certaine continuité entre vie privée et vie sociale. Il nécessite de tisser des liens et des relations avec des autres, humains et non-humains, qui sont inscrits dans une demeure – paysage, terroir, lieu, ambiance. Cette trame relationnelle, nouée entre les autres et soi-même, repose sur le soin et la visée d'un épanouissement de la vie autant humaine que végétale. Le soin implique une volonté de non-puissance et de retenue, ce qui peut aller jusqu'à la notion de « non-travail. Le non-labour en est un exemple, auquel cas le travail est en réalité délégué, soit à des produits phytosanitaires en charge de lutter contre les adventices, soit aux vers de terre et autres organismes vivants dans le sol qui oeuvrent à aérer, décomposer et mélanger les constituants.

Le travail « autre », « avec » les plantes conjugue métier et *métis*, la ruse avisée qui consiste à réduire l'écart entre prescrit et réel et à inventer continuellement. L'attention, l'observation et la sensibilité sont au service de cette forme d'agir qui consiste à œuvrer par l'assistance qualitative plus que par l'intervention directive. L'idée de « faire avec » ou de « laisser faire » rend disponible à la perception de ce qui est fait pour nous, dont il devient nécessaire de prendre la mesure. Comme exemple, l'activité de régénération et de réparation végétales s'observe dans la

capacité de repousse des plantes de cueillette autant que dans la restauration de sols sains par des inter-cultures.

Penser un travail « autre » dans un rapport domestique « autre » suppose de sortir de l'ombre ou de l'invisibilité l'activité fournie par les plantes, dans une imbrication de relations avec leur milieu et avec nous.

Différentes approches vont nous permettre d'approcher cette part de l'ombre, sans nous imposer comme préalable des conditions subjectivistes : (éco)phénoménologie, approche goethéenne, éthiques environnementale et végétale, sciences biologiques, etc. Nous y reviendrons dans la suite du séminaire de recherche PlantCoopLab. Par exemple, nous interrogerons ce qui reste de part sauvage dans des cultures maraîchères sous serre et hors-sol. Au-delà, nous chercherons comment renouveler notre regard sur les pratiques, les outils et les gestes de culture qui donnent à percevoir la part sauvage et l'inventivité plasticienne des plantes.



Pour conclure

La façon dont les témoignages de praticiens d'une agroécologie paysanne fait écho à nos questions amène à porter un nouveau regard sur le travailler multiple des plantes. Là où le travail industriel impose au réel de coïncider avec le prescrit, pour obéir aux normes et aux objectifs de production, le travailler paysan consiste plutôt à rechercher l'ajustement en continu des activités pour suivre ce que le vivant, en situation, exprime. Ceci revient à laisser de la place à l'expression « sauvage » des plantes en système productif, y compris celle des plantes habituellement jugées non désirables. Mais que recouvre cette expression « sauvage », les plantes ont-elles des aspirations, auquel cas, comment travailler en les intégrant à nos objectifs productifs ? Travailler « avec » les plantes en prenant soin d'elles, dans des rapports « amicaux », permettrait de développer une sociabilité avec elles, avec des bénéfices réciproques. Ceci pourrait être la définition d'une « bonne » agriculture dans laquelle l'activité humaine d'affirmation et de coopération, créatrice de savoirs, trouverait sa plus juste expression.

Références

Bitoun Pierre & Dupont Yves, 2016.

« Le sacrifice des paysans, une catastrophe sociale et anthropologique ». Le Kremlin Bicêtre, L'échappée

Dejours Christophe, 2009.

« Travail vivant. Tomes 1 et 2 ». Lausanne, Payot

Dupré Lucie, 2019.

« Travail, technique et rapports à la nature : quelles redéfinitions agroécologiques ? ». Séminaire : regards croisés sur le travail en agriculture, INRA/MRT AgroParisTech, Paris

Haudricourt André-Georges, 1962.

« Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». *Homme* 2(1), p. 4050

Javelle Aurélie, 2020. « L'acceptation de la part « sauvage » des plantes pour développer des systèmes maraîchers « diplomatiques ». *La Pensée Ecologique* 6, 16-26

Lainé Nicolas, 2020. « Pratiques ethno-vétérinaires sur les éléphants au Laos. Un savoir co-construit avec les animaux ? ». *Revue d'ethnoécologie* [En ligne] 17

Mouret Sébastien, 2018. « Les chiens de patrouille de la police nationale : les gueules armées de la République ». *Sociologie du travail* [En ligne] 60(2)

Pignier Nicole, 2021. « Voyage en paysages nourriciers. Des paysans, des paysannes pour nous relier au vivant ». *Revue Dard-Dard*, n°2, Moins isolés, les paysans sont de retour. Toulouse, Editions de l'Attribut

Porcher Jocelyne, 2018. « The ethics of animal labor. A collaborative utopia ». Londres, Palgrave MacMillan

Pouteau Sylvie, 2014. « Beyond "Second Animals": Making Sense of Plant Ethics ». *Journal of Agricultural and Environmental Ethics* 27(1), p. 125

Salmona Michèle, 1986. « Questions d'épistémologie, d'éthiques et d'action de formation sur le travail avec la nature et les travailleurs de la nature ». Communication

Citations en exerque, paroles des praticiens invités à l'Université de Limoges

Thibault Giroir, maraîcher et éleveur de volailles à Laplaud (87)

Marianne Lanavère, directrice du Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière en Limousin en Nouvelle-Aquitaine

Josie Riffaud, productrice de plantes médicinales et de fleurs décoratives en Romagne, (33)

Laurent Pasteur, paysan-herboriste et apiculteur à Rancon (87)

Sarah Sakhi, jardinière-paysagiste à Orléans Métropole (45), diplômée de la formation Design des Milieux Anthropisés de l'Université de Limoges

Sylvain Tanchoux, maraîcher et éleveur à Bussière-Boffy (87)

Intervenants invités

Nicolas Lainé, chargé de recherche, ethnologie, UMR PALOC, IRD/MNHN, Paris

Patricio Nussold, ATER, psychologie, Laboratoire EPSYLON, Université Paul Valéry Montpellier 3. Psychologue clinicien, Association de Santé au Travail Interservices, Toulouse

Membres de PlantCoopLab

● UMR SADAPT, INRAE, AgroParisTech, Université Paris-Saclay

Romain Melot, directeur de recherche INRAE, sociologie, INRAE

Florence Pinton, professeure AgroParisTech, sociologie,

Sylvie Pouteau, chargée de recherche INRAE, éthique végétale

● UMR Innovation, INRAE, SupAgro Montpellier

Aurélié Javelle, ingénieure de recherche SupAgro Montpellier, ethnologie

Sébastien Mouret, chargé de recherche INRAE, sociologie

Jocelyne Porcher, directrice de recherche INRAE, sociologie

● Espaces Humains et Interactions Culturelles, Université de Limoges

Nicole Pignier, professeure, sémiotique

Coordination : Sylvie Pouteau

Financement

Le projet PlantCoopLab bénéficie d'un financement pour 3 ans de la Fondation Daniel et Nina Carasso dans le cadre de l'AP « Nourrir l'avenir » de l'axe Alimentation Durable (2021–2023).

